

La veille de l'inauguration du musée de Menton, magnifique fleur dont les pétales ont été pressées entre deux lames – le ciel et le parking – à la façon d'un papillon, un homme se faufila à l'intérieur. Un homme ? En était-on sûr puisqu'il traversa les murs, et que ceux qui travaillaient encore à cette heure tardive, veillant aux derniers apprêts de l'événement du lendemain, ne sentirent rien d'autre qu'un courant d'air. Un passe muraille ? Impossible. *Le passe-muraille* est un livre de Marcel Aymé et le musée de Menton est dédié à Jean Cocteau. Tentative d'usurpation jalouse d'un auteur qui n'arrive pas à la cheville du fallacieusement réputé (grand) homme à tout faire : cinéma, dessin, roman théâtre, prose, poèmes ? Car ceux qui sentirent le courant d'air, et le plus jeune d'entre eux, une présence, ne virent aucune cheville, aucune jambe. Ni bien sûr ce visage – costumé par le sort en Tintin monté sur couteau, avec sa mèche en l'air, bientôt grise –, visage dont son porte-parole, Jacques Forestier dans *Le grand écart*, dit qu'il n'avait pas « l'apparence qu'il eût souhaité ». Cette fois-ci, il avait l'apparence, il n'avait



même qu'elle. L'être indécis, la « chose », aurait dit un amateur de *gore*, qui avait, sans clef et sans piolet, pénétré dans le Musée de Menton était un fantôme et le fantôme de Jean Cocteau. Quel rapport entre un fantôme et le vivant périmé dont il est l'apparition ? La fantômologie est encore hésitante à ce sujet. Espérons que la relation des événements dont nul ne fut témoin, sauf ces lignes, fera avancer la science sur ce point.

Avait-il été attiré là par la beauté du bâtiment, son absence d'enveloppe, sa toiture découpée en succession de Gironde (pas du tout une fleur et ses pétales !), la franchise, capable de tout, de son béton, sa disponibilité à ce qui l'entoure et, édifice bas, son ouverture sur l'horizon, ce à quoi les fantômes sont fort sensibles ? Il n'avait certainement pas subi l'attraction de son nom. Les fantômes ne connaissent pas leur nom. L'ombre n'était pas stupide, elle voyait bien, avec ses yeux sans yeux, le nom de Jean Cocteau partout. Lémure cultivé, les fantômes n'ont pas de certitude, il lui « semblait » connaître son œuvre. Mais de là conclure à se dire lui-même Cocteau, il

y avait toute la distance qui sépare la vie de la mort. Cependant, il se félicita que le bâtiment fût blanc et noir, couleur de la page et de l'encre, couleur cinématographique par excellence et, affinité élective, couleur de sa fumée sur le noir de la nuit. Il commençait à se sentir chez lui. Mais seulement grâce à cette illusion propre aux errants de l'immensité qui, n'ayant pas de lieu, veulent se croire partout chez eux.

Les fantômes sont de réputation facétieuse : ce semblant d'être faisait-il semblant et jouait-il un rôle ? En tout cas, pas celui de baron Julius Cayrol, un spectre, que Cocteau incarna dans le film de Serge de Poligny¹ dont le poète fit le scénario. Ce n'était pas un rôle parce que Cocteau était mort, et que, désormais, revenant, il revenait.

Il avait connu comme tous les fantômes une période de purgatoire, l'école primaire des fantômes, où non seulement il n'avait pas de nom – les fantômes, je l'ai dit, ne le connaissent pas –, mais où le mort dont il était

l'émanation avait sombré dans un relatif oubli. Maintenant diplômé, enfin revenant à part entière, il revenait. Où ? C'était tout le problème. Contrairement aux fantômes de comédie qui vous tourmentent, vous menacent avec leurs chaînes ou veulent se venger, et délit auquel les hommes réservent le châtement suprême, selon Cocteau, les fantômes véritables sont innocents. Tout ce qu'ils veulent est un peu de feu et le lieu qui va avec, eux qui sont sans feu ni lieu. Revenir d'accord, c'est leur destin, encore faut-il qu'ils se trouvent une place. Ils ont pour cela besoin de ce qui leur fait cruellement défaut : un endroit qui les aimante, ou bien, avant qu'ils en soient capables pour autrui, qui les hantent eux-mêmes et leur donne une « situation ». Sinon, c'est le fourre-tout de l'immensité et le nomadisme éternel.

C'est pourquoi, comme les pies sont attirées par ce qui brille, ils subissent l'attraction des lieux. Et celui-ci lui plaisait. Les fantômes ont un petit défaut. Inactuels par destination, ils prennent tout au passé, comme on dit « prendre en mauvaise part », et tiennent pour des



souvenirs ce que le présent leur prodigue. Ils ont des visions, pas des perceptions. Ces dernières ne viennent pas d'eux, elles ne prennent forme, et la forme, que d'un lieu. Ici, le fantôme était sans mémoire, il voyait. Raison pour laquelle, entre tous, ce lieu le captivait. Il ne provoquait aucun retour au déjà vu, le débarrassait du pénible arrière-goût accompagnant le révolu. Il était si beau avec ses deux étages et son escalier pareil à ces fourrures que les dames défaisaient de leur cou pour s'en faire une traîne et qui roulent et « s'enroulent avec la nervosité folle des bêtes qu'on dépouille »². Le musée de Menton, précisément parce que c'était un lieu, l'inspirait, en langue de fantôme lui donnait consistance. Car les fantômes savent répondre à l'appel, à un appel, évidemment pas celui de leur nom qu'ils ignorent, mais à un appel.

C'était vaste, la chose aurait-elle eu pour cadre un cagibi, rien ne se serait passé. « Mon petit, vous le voyez, il n'y a rien après, avait fait savoir à Cocteau Anna de Noailles, morte, par l'entremise de *Portraits-Souvenir*. Il n'y

